

Françoise Samson

***Le pur amour de Platon à Lacan*¹**

Eh bien ! pour une fois, les intervenants de la soirée se sont concertés, et si bien concertés qu'ils ont choisi de vous parler du livre de Jacques Le Brun sous la forme d'une sorte de fugue et dans cette partition, l'auteur ici présent modulera, s'il le veut bien, les réponses. Le livre est immense et d'une telle densité qu'il est impossible, dans le temps d'une soirée, d'en faire une présentation exhaustive. Alors, avant d'aborder quelques-unes des questions et remarques que ce livre nous a inspirées, voici, histoire de nous introduire à la pratique de la négativité positive, les chapitres dont nous ne parlerons pas : la passion de Grisélidis, l'emblème de la Caritée, les résurgences kantienne du pur amour, Schopenhauer, Sacher-Masoch, Henri Bremond et le père Rousselot.

Au préalable, je voudrais dire combien fut grande ma surprise à la lecture de ce livre que je n'ai pas ouvert sans tremblements, ne connaissant que trop bien mon inculture, et j'en profite pour remercier Françoise Delbos de m'avoir poussée à l'exercice de ce soir. Surprise de pouvoir, par la grâce du style de son auteur, lire sans trop de difficultés un texte que je craignais extrêmement ardu étant donné le sujet, surprise de constater de nombreux points de rapprochement entre l'expérience et la formalisation du pur amour et l'expérience et la théorie de la psychanalyse, surprise encore de voir se dessiner, de Platon à Lacan en passant par les très nombreuses figures de la culture du monde que l'érudition de Jacques Le Brun met en relief, la carte des inventions humaines pour tenter, en d'incroyables efforts, de cerner la jouissance, de la contenir, de lui donner une forme acceptable, en un mot pour l'écrire.

Le premier sujet de notre fugue pourrait s'appeler : Portrait de l'auteur en historien et enquêteur. Le choix de l'historien de répudier la chronologie linéaire est dicté par la tâche de l'enquêteur, tâche double de se situer en amont et en aval du moment d'apogée du pur amour mais aussi moment de crise, « vérité d'une doctrine ». L'auteur part de l'hypothèse que le destin du pur amour n'était pas de disparaître purement et simplement sous le prétexte qu'il avait été rejeté du champ de la théologie et de la spiritualité mais avait bien dû être repris dans d'autres champs de l'activité humaine. Et effectivement l'historien qui se place

¹ Jacques Le Brun, *Le pur amour de Platon à Lacan*, Paris, Seuil, 2002. Les interventions de Françoise Samson et de Thierry Longé ont eu lieu lors d'une soirée Librairie en présence de l'auteur, le 6 février 2003. Pour des raisons de lisibilité, nous avons à l'écrit préféré présenter les deux interventions l'une à la suite de l'autre, nous contentant de signaler, dans le texte, le moment où Françoise Samson a passé la parole à Thierry Longé avant de reprendre la suite de son exposé.

délibérément dans cette perspective fait dialoguer Lacan avec Platon dans les débuts de son livre, Moïse avec saint Paul, Schopenhauer avec Fénelon, pour ne citer qu'eux, et intercale les merveilleuses histoires de Grisélidis et de la Caritée, bref l'historien nous balade d'un siècle à l'autre pour mieux servir l'enquêteur. Reportons-nous à la page 21 : « Nous aurions ainsi une histoire linéaire du pur amour. Cependant, *je ne pense pas*² que cette conception linéaire de la chronologie et la représentation de la notion de pur amour comme un bien transmissible ou comme une idée susceptible d'une "histoire" soient vraiment celles qui conviennent ici. » Ce « je » qui surgit ici est, me semble-t-il, un des seuls qui aient échappé à la vigilance de l'historien érudit rompu à l'usage d'un nous signant la réserve et la modestie du scientifique. Serait-ce donc que l'enquêteur est le véritable auteur, fût-il remarquablement secondé par l'historien ? Et il faut dire que l'enquêteur est redoutable : rien ne lui échappe, pas le moindre écart de traduction d'une époque à une autre, pas la moindre phrase omise délibérément ou non dans une citation, pas la moindre dérive de sens d'un mot au cours de l'histoire, pas la moindre interprétation tendancieuse, c'est-à-dire une interprétation faisant fi de la lettre. Et je dois dire que ces implacables enquêtes m'ont tout autant ravie que celles de Sherlock Holmes. Jacques Le Brun, l'historien, se définit comme « provisoire point d'aboutissement du destin des objets dont il étudie les formes successives » et prend à son compte le *kühles Wohlwollen*, la froide bienveillance, de Freud. Il est vrai qu'à cette modestie, cette rigueur, et cette décence, jamais il ne déroge. Pourtant, entre les lignes, ne décelons-nous pas quelque attrait éprouvé pour Grisélidis, quelque tendre penchant pour Mme Guyon, et une nette préférence pour Fénelon ? Et d'ailleurs, ce couple Mme Guyon, Fénelon nous a passablement intrigués : ni vraiment histoire d'amour banale, ni tout à fait amour de transfert, ni véritablement relation maître-élève, ni relation confesseur-confessé. Alors quoi ? Les faibles créatures que nous sommes auraient bien aimé en savoir plus sur la vie de l'un comme de l'autre. Peut-être l'auteur acceptera-t-il ce soir de nous dire ce qu'il n'a pas écrit dans son souci de rigueur ?

[Lors de la présentation orale du livre, F. Samson a alors passé la parole à T. Longé dont vous trouverez l'intervention p. 43.]

Le troisième sujet de la fugue a pour titre : Les douces cruautés de l'oxymore. Quel joli mot, n'est-ce pas, pour la figure de rhétorique préférée des mystiques et des tenants du pur amour. D'ailleurs la lecture du livre de Jacques Le Brun est une cure de jolis mots un peu oubliés : passiveté, *Gelassenheit*, béatitude, concupiscence, suavité, amour d'amitié, abandon, délectation. Joli, il l'est certes ce mot d'oxymore, mais comme me le faisait remarquer Thierry Longé, ses phonèmes disent deux fois la mort, l'entre-deux-morts en quelque

² C'est moi qui souligne, bien sûr.

sorte. À vrai dire ce mot vient du grec *oxumôron* « ingénieuse alliance de mots contradictoires » et il est lui-même composé de *oxu*, aigu, fin, spirituel et de *môros*, mou, inerte, stupide, fou. On est oxymore ou on ne l'est pas ! Cette figure de rhétorique qui conjoint donc une chose et son contraire m'a semblé être le personnage principal du livre de Jacques Le Brun, personnage ou plutôt indicateur, qui nous aide de chapitre en chapitre à arpenter ce champ très complexe du pur amour. C'est la Diotime de Platon qui fait d'Éros le fils de Poros et de Pénia, c'est saint Augustin qui laisse un involontaire se glisser au cœur de la volonté, c'est Bossuet avec sa sensibilité insensible, c'est Mme Guyon avec son action très passive et sa passivité très agissante. C'est Fénelon qui écrit : « Je veux ce qui est réellement et ce que je connais comme le plus grand de tous mes intérêts sans qu'aucun motif intéressé m'y détermine. » C'est bien sûr aussi Blanchot et Bataille, mais surtout Freud avec *das Ding* et Lacan avec l'extimité de la Chose. On le voit, cet oxymore, plus encore que la figure de rhétorique connue pour ses charmes de poésie, est bien fait pour intéresser les psychanalystes.

L'obsessionnel, par exemple, ne souffre-t-il pas d'oxymore, en tournoyant avec de douloureux délices dans son ambivalence pulsionnelle pour mieux se tourmenter lui-même et s'empêcher d'agir ? Il faudrait aussi mentionner la mélancolie et la perversion. Mais cette figure est présente bien au-delà du particulier des structures dites cliniques. L'actif et le passif sont pour Freud une des trois polarités qui dominent la vie psychique. Il dit par exemple que le *Ich* est passif vis-à-vis des excitations extérieures mais est actif par rapport à ses propres pulsions. Le *Ich* fonctionne donc en quelque sorte sur un mode oxymorique. On sait aussi que cette polarité actif-passif est très active, dans la fomentation du fantasme, destiné à donner un cadre acceptable à la jouissance. N'oublions pas non plus que Freud qualifie d'ambivalents les préliminaires de l'amour : c'est en termes d'incorporation (*Einverleibung*) qu'on aime au départ, autrement dit sur le mode oral : je t'aime, je te bouffe mais si je te bouffe, tu disparais, et sur le mode sadique-anal : je m'empare de toi et je te détruis. Disparu ou détruit, tu n'es pas moins en moi, mais comme tu as disparu, je peux ignorer que je t'aime. Cruelles douceurs, n'est-ce pas, que ces préliminaires tant d'amour que de haine qui se jouent sur fond de détresse primordiale, la fameuse *Hilflosigkeit* des débuts de la vie humaine. Détresse, déréliction chère au pur amour.

L'expérience des mystiques serait-elle alors une exploration de ces premiers temps de la vie psychique ? Auraient-ils fait le choix d'un retour vers ces temps de déréliction ? Choix forcé (voilà encore un oxymore !) dans ce cas, par un Dieu, qui, englouti avec tant d'amour, se consume au feu de l'ascèse. Et puis, dans l'incandescence de la haine, il s'absente du monde, laissant la créature qu'il habitait redevenir boue, et ce non sans le consentement de celle-ci qui trouve « son salut dans la plus étrange perte ».

L'intime pratique de l'oxymore qui conjoint non seulement l'actif et le passif mais le paradis et l'enfer et éjecte Dieu de la scène semblerait bien avoir quelque proximité de subversion avec la psychanalyse : dans « l'éclipse du soleil intérieur » (Mme Guyon, p. 200), on pourrait dire l'éclipse des Noms du père, le ciel étoilé se déchire, et Dieu déserte le monde. Dans ces ténèbres éclairées, il se transfigure en Dieu et laisse la place au signifiant, c'est-à-dire à la pure différence. Et la créature, de s'être abandonnée à la morsure du signifiant, s'est du même coup laissée glisser vers la mort que cette morsure implique. Elle se laisse être boue, déchet de l'opération, et dans un « au-delà de la fruition sous la forme d'une fruition sans sujet » (p. 82) elle peut avoir accès au neutre de son être de pulsion, neutre qui évoque le *Es* freudien mais aussi l'acéphale de Bataille. Angelus Silesius parlait, lui, de cette « frêle déité », « *das etwas aus dem Nicht* », ce quelque chose sorti du néant (p. 75). La créature passée par l'expérience du pur amour aurait-elle alors, comme dans l'ascèse qu'est une cure analytique, bouclé le trajet pulsionnel ?

Si l'oxymore met en cause le statut de la négation (p. 157), si, comme le dit l'auteur en une phrase magnifique, la presque dernière de son livre, l'oxymore tisse sur lui-même la négation, serait-ce une bande de Moebius en mots ? Autre question encore : l'expérience et la formalisation du pur amour auraient-elles préparé le lit de la subjectivité moderne ?

Pourtant les chemins du pur amour et de la psychanalyse divergent. Certes une cure analytique poussée assez loin peut faire rencontrer les cruelles douceurs de la jouissance, entraîner un dénudement du moi, voire faire que le moi se perde de vue. « Perdez-vous de vue », écrit Chardon, le mystique³. Une cure peut amener un sujet à se faire être l'objet, mais, si je puis dire Dieu merci, la fin de l'analyse ne laisse pas suspendu à cet autre impératif du même Chardon de « faire l'amour à la mort ». De ce point de vue, nous serions plutôt des saintes nitouches, nous contentant de la subjectiver, cette mort. Et même si, en certains moments de la cure, des rafales de mélancolie viennent faire du monde un désert, le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. Notre pratique de l'oxymore nous mènerait plutôt vers le « gay savoir ».

Enfin, on comprend pourquoi l'Église n'a pas laissé faire et a causé de si sévères ennuis à ceux qui de leur oxymore menaçaient son édifice et son pouvoir. Car n'est-ce pas une sorte de gradus que Fénelon a dessiné en s'efforçant de faire entrer l'expérience du pur amour dans les doctrines (p. 300) et du coup de les subvertir ? Comment en effet l'Église aurait-elle pu accepter de voir bousculer sa hiérarchie (pp. 170 à 173) par les excès mystiques, leur entreprise de désappropriation du moi, de dissolution auxquels les tenants du pur amour se livraient pour tenter d'écrire l'impossible et de transmettre leur expérience ! Il fallait bien arrêter cela, il ne fallait pas que cela se sache trop,

³ Daniel Vidal, « Du pur amour. Mystique et désaffect », *Essaim* n° 10, Ramonville Saint-Agne, Érès, automne 2002, p. 58.

alors on mit Mme Guyon en prison. Oraison ne veut-il pas dire aussi discours en public ? Car au comble du silence, du désintéressement, de la dérélition, sans espoir de la moindre récompense, ils écrivaient sans relâche, publiaient leurs écrits et même formaient des élèves. Alors quel était le statut de ces écrits ?

Pour conclure je voudrais citer cette si belle phrase de la fin : « L'oxymore n'est pas seulement figure de rhétorique ; en tissant sur elle-même la négation, l'oxymore fait, de l'impossible, pensée, et dissipe à la fois la peur et l'espoir. » Que l'oxymore dissipe l'espoir, c'est une chose entendue, mais la peur ? De quelle peur s'agit-il là ?